// L'HÉMISPHÈRE,

Journal Littéraire et Politique.

NO. 5. PHILADELPHIE, NOVEMBRE 25, 1809. VOL I.

TEL EST L'EFFET DE LA VÉRITÉ, ON LA REPOUSSE; MAIS EN LA REPOUSSANT, ON LA VOIT, ET ELLE PÉNÈTRE.

TOPOGRAPHIQUE.

VIENNE.

Précis historique—Description—Gouvernement—Finances—Commerce.

Tel est le titre d'une brochure qui vient de paraître à Paris et qui, dans les circonstances actuelles, ne peut manquer d'être lue avec beaucoup d'intérêt. Dans un autre temps cet opuscule aurait à peine été remarqué; mais aujourd'hui que les yeux de la France et de toute l'Europe sont fixés sur la monarchie autrichienne qui se trouve pour la seconde fois occupée par les troupes françaises, il doit être curieux et agréable pour toutes les classes de lecteurs indistinctement, d'acquérir, par une demi-heure de lecture, quelques notions exactes sur l'état actuel de la monarchie autrichienne, sur le commerce, l'industrie et la population de sa capitale, ainsi que sur les nombreux édifices et établissemens publics qu'elle peut offrir à l'admiration des étrangers.

C'est par cette considération seule que nous nous sommes décidés à entretenir le public de cette brochure; elle est écrite avec assez de négligence; c'est le résultat nécessaire de l'extrême précipitation avec laquelle on voit que l'auteur a travaillé; mais l'on doit lui savoir gré de nous avoir donné sur la ville de Vienne quelques détails statistiques plus étendus et plus authentiques que ceux qu'on est dans l'habitude d'aller chercher dans les Dictionnaires géographiques, si souvent fautifs, ou dans ces fatras d'ouvrages géographiques de toute espece dont nous sommes inondés depuis quelques années, et où l'on ne trouve pour l'ordinaire que des descriptions inexactes et insuffisantes, ou de vieilles erreurs renouvelées, que la maladresse ou l'ineptie des éditeurs propage ainsi d'éditions en éditions, pour la plus grande gloire de la science et l'instruction du lecteur trop confiant.

Cette brochure, composée de 83 pages, est divisée en trois parties. Dans la premiere, l'auteur trace un aperçu historique sur l'Autriche, sur son accroissement successif et sur les moyens qu'employèrent avec tant de succès les princes de cette maison pour étendre et pour affermir leur puissance. Ce précis, qu'on lira avec intérêt, est terminé par le récit des événemens de la campagne de 1805 et de la guerre actuelle jusqu'au jour de l'entrée de l'armée française à Vienne, le 13 Mai 1809.

La seconde partie, de même étendue que la précédente, renferme la description de la ville et des faubourgs de Vienne. C'est celle dont nous avons cru devoir nous occuper, et dont le lecteur trouvera ici une analyse fidele.

La ville de Vienne est située sur la rive droite du Danube, dans la Basse-Autriche, à 250 lieues de Paris, 310 de Pétersbourg, 280 de Constantinople, et 13 de Presbourg. Dans les premiers temps de son existence, elle n'occupait qu'un très-petit espace, mais les agrandissemens consécutifs qu'elle reçut, l'ayant considérablement étendue, elle ne tarda pas à devenir la capitale du pays; et depuis l'Empereur Maximilien, en 1495, elle n'a plus cessé d'être la résidence des souverains de l'Autriche.

" Aujourd'hui, sous le nom de Vienne, dit l'auteur, on comprend, non-seulement la ville, mais encore les faubourgs, qui sont au nombre de vingt-un, et dont l'existence ne date que de 1684. Il y en avait trois ou quatre avant cette époque, qui furent brûlés à dessein en 1683, à l'approche de l'armée turque, et leurs restes entièremens détruits par les Ottomans.

Ces faubourgs forment une espece de cercle autour de la ville, et sont eux-mêmes entouré d'une ligne ou boulevard, composé d'un fossé et d'un rampart muré de 12 pieds de hauteur. Cette ligne, construite en 1703, pour mettre Vienne à l'abri des incursions des *Coroutzes* ou insurgés hongrois, ferme la partie méridionale de la ville. Le côté du nord est défendu par le Danube, sur lequel sont situés deux faubourgs. Toute cette étendue, avec le *Prater*, la forêt de *Stadtgut* et la grande douane de *Tabord*, présente une circonférence de 13,800 toises. Entre la ville et les faubourgs, se voit le glacis ou esplanade, terrein ouvert de la largeur de 600 pas, formant une belle prairie, garni d'allées de marroniers, sur lequel on a construit des chaussées et des trottoirs, qui menent des portes de la ville aux entrées des faubourgs. Après cette enceinte se trouvent des fortifications plus régulieres, au milieu desquelles est la ville proprement dite. Sa surface au dedans des ramparts est d'environ 412,500 toises carrées; en y comprenant les faubourgs, à l'exclusion cependant du Prater, elle est de 680,000.

La ville est divisée en quatre quartiers et contient environ 1404 maisons ou édifices de toute espece, non compris les églises. Les faubourgsen renferment 4900, ce qui porte la totalité des maisons et édifices de Vienne à 6300 environ. Les maisons de la ville sont en général solidement construites, et ont communément quatre à cinq étages. On en voit aussi qui en ont huit et même neuf. Toutes ont des escaliers de pierre et sont couvertes en tuiles et en cuivre. Il n'en est pas de même dans les faubourgs; les maisons n'y ont que deux on trois étages au plus, et sont pour la plupart couvertes en bois, ce qui les expose à de fréquentes incendies. Pour prévenir autant que possible ce fléau, le gouvernement a rendu, il y a 25 ans, une ordonnance qui enjoint de couvrir en tuiles toutes les maisons de nouvelle construction.

Les rues de la ville, au nombre de 110, sont étroites, tortueuses et assez mal distribuées; mais ces désavantages sont compensés par les trottoirs dont presque chacune d'elles est ornée. Les faubourgs ne sont point pavés.

On compte dans la ville un grand nombre de places publiques, dont les plus remarquables sont:

Le Hoff (la Cour) où s'éleve, au milieu d'une balustrade en marbre, une colonne de bronze portant la statue de la Vierge, avec un dragon sous ses pieds. Ce monument qui, comme ouvrage de l'art, n'offre rien de bien extraordinaire, a été érigé en 1667 par Leopold 1er. On voit à sa droite et à sa gauche deux fontaines ornées de figures en marbre d'un assez beau travail.

Le *Hohe-Marckt* (Haut-Marché) orné de deux fontaines et d'un petit temple d'ordre corinthien, où est représenté le mariage de St. Joseph avec Marie. Ce monument a été fondé, en 1732, par Charles VI. C'est sur cette place qu'est située la prison criminelle et que se font les éxécutions.

Le *Graben*, presqu'au centre de la ville, où l'on voit la colonne de la sainte Trinité, monument d'une assez belle ordonnance, posé par Léopold 1er en 1693, pour accomplir un vœu qu'il avait fait lors de la peste de 1669: Le Graben est l'endroit le plus fréquenté de la capitale; il y existe une quantité considérable de magasins et de boutiques. Il est à Vienne ce qu'est le Palais-Royal à Paris.

La place Saint-Etienne, celle du Nouveau Marché, celle du Palais, enfin la place de Saint-Joseph, ainsi nommée en l'honneur de Joseph II, dont la statue doit y être posée.

Les portes de la ville sont au nombre de dix. La ligne qui environne les faubourgs a onze portes ou barrieres, gardées et surveillées avec beaucoup de soin, surtout en ce qui concerne le service des douanes.

Vienne possède plusieurs monumens et édifices publics remarquables. Le premier de tous est le palais impérial, appelé *Bourg*, situé à l'extrémité sud-ouest de la ville, près du rempart. Il comprend plusieurs bâtimen élevés à diverses époques; d'autres lui sont contigus, tels que la Bibliothéque, le Manége, la Redoute. On conçoit facilement que cette réunion d'édifices, faits en des temps et sur des plans différens, ne forme

point un ensemble parfait. Le partie orientale qui est la plus ancienne, fut construite au commencement du 13e siecle par Léopold III, duc d'Autriche. Le bâtiment du milieu ou du sud, fut commencé en 1660 par Léopold 1er, empereur. C'est-là que sont les grandes salles destinées aux cérémonies publiques, aux cercles, aux galas de la cour. Cette partie du palais est traversée par le Bourg-Thor, l'une des grandes portes de la ville. L'aile de l'ouest, qu'on appelle la *Cour d'Amélie*, ne date que de la fin du 17e siecle. Charles VI avait eu le projet de construire un palais nouveau sur les débris de l'ancien. L'exécution en fut commencée et presque aussitôt abandonnée. Le Manége seul a été achevé, et ce monument, le plus beau de l'Europe en ce genre, suffit pour donner une idée de la grandeur et de la magnificence du plan que l'on avait conçu.

La chancellerie, dite autrefois d'*Empire*, qui communique au palais par une longue galerie, et qui n'en est séparée que par la place dont elle forme tout un côté, est un des plus beaux édifices de l'Allemagne; il a été construit par le même architecte qui fit le Manége et dressa les plans du palais que Charles VI voulait élever.

Les autres édifices qui, après ceux-ci, méritent le plus d'attention, sont: la Chancellerie de Cour et d'Etat, la Monnaie impériale, autrefois le Palais du prince Eugéne; la Chancellerie de Bohême, celle de Hongrie, la Chambre des finances; la Douane, l'Hôtel de-Ville, l'Université, et enfin la Chancellerie de guerre, qui fut dans les premiers temps la résidence des souverains de l'Autriche, et où le conseil de guerre tient maintenant ses séances, dans une salle ornée des bustes des maréchaux Lascy et Laudon.

Outre ces édifices publics, il existe à Vienne un nombre considerable de palais appartenans à des princes ou à d'autres grands personnages, et qui méritent d'être vus. Le plus beau est sans contredit celui du prince de Lichtenstein.

Les faubourgs possedent aussi des édifices dignes de remarque, tels que les écuries de la cour, l'Académie de médicine et chirurgie, l'hôtel des Invalides, le Belvédere bâti par le prince Eugene et le palais du prince de Schwartzenberg, dont les jardins plus agréables que ceux de Belvédere offrent une promenade ouverte aux habitans et aux étrangers de distinction.

Les églises et les couvens sont très-nombreux à Vienne; on en compte environ 36, dont 20 dans la ville et le reste dans les faubourgs. Les églises les plus considérables et les plus belles sont la métropole, dédiée à St. Etienne; celle des Capucins qui est depuis 1618 le lieu de sépulture ordinaire des princes de la maison d'Autriche; celle de St. Charles, qui par sa régularité et sa magnificence, l'emporte même sur celle de Saint-Etienne; enfin celle de St. Pierre, superbe morceau d'architecture, construite dans le style italien d'après le modèle de St. Pierre de Rome. Indépendamment de ce nombre, il existe encore deux églises pour les Grecs, deux temples pour les protestans, et une synagogue.

Ainsi que les grandes villes d'Europe, Vienne renferme un grand nombre d'établissemens de bienfaisance dont la plupart doivent leur existence ou leur amélioration à la sagesse de Joseph II. Je ne nommerai ici que les principaux qui sont, 1. l'Institut des Pauvres, qui distribue des secours à 6 ou 7000 indigens; 2. la maison des Enfans-Trouvés et celle des Orphelins, où l'on entretient, année commune, environ 1800 enfans des deux sexes; 3. l'Institut des Sourds et Muets, dont le même Joseph II conçut l'établissement en visitant dans son voyage à Paris celui qu'y avait fondé et qu'y dirigeait l'estimable abbé de l'Epée; 4. l'Hôpital général qui renferme 4000 lits; 5. les Petites-Maisons; 6. l'Hôpital des freres de la Miséricorde; 7. celui des prisonniers; 8. celui des Juifs; 9. celui des religieuses de Sainte-Elisabeth, destiné aux filles et femmes pauvres; 10. des Maisons des Incurables pour les deux sexes; 11. enfin, la maison pour les femmes en couche, établie par Joseph II dans le louable dessein de prévenir l'infanticide qui jusqu'alors avait été très-commun.

Cette maison est toujours fermée, dit l'auteur, mais elle s'ouvre, au son d'une cloche, à toute heure du jour et de la nuit; aucune question n'est faite à la femme qui se présente; elle doit cependant apporter un billet cacheté contenant son vrai nom de baptême et de famille. L'accoucheur inscrit au dos le numéro de la chambre qu'elle doit occuper. Elle conserve ce billet, toujours fermé, et l'emporte tel à sa sortie. On ne prend cette précaution que pour pouvoir, en cas de mort, constater les décès, et prévenir les familles.

« On peut y entrer, continue-t-il, voilée ou masquée, et y rester dans cet état, sortir de suite ou y demeurer plus long-temps; emmener son enfant ou le laisser dans la maison. L'année où cet établissement fut fondé, 741 enfans y reçurent le jour; en 1799, leur nombre s'élevait à 2115. »

Ces détails suffisent pour démontrer que, grâces à l'esprit philosophique et philantropique de Joseph II, la vieillesse, l'indigence et le malheur ont l'espoir de trouver dans la ville de Vienne des retraites assurées et tranquilles.

Cette capitale n'est pas moins riche en établissemens d'instruction publique, en institutions de tout genre relatives aux sciences et aux arts. Il convient de placer à la tête de celles-ci l'Université, fondée en 1237 par l'empereur Frédéric II, mais qui ne commença à avoir quelque éclat qu'en 1662, lorsque sa direction fut confiée aux Jésuites: Un nouveau plan d'études rédigé par le célebre Van Swieten et le professeur Rieger, et approuvé par l'impératrice Marie-Thérese, fut mis en activité en 1756, et dès cette époque cette institution parvint à un très-haut degré d'activité et de splendeur.

Elle est partagée en quatre facultés: théologie, droit, médecine et philosophie, qui sont toutes réunies dans le même bâtiment, et qui ont chacune un représentant, un doyen et un recteur qu'on choisit tous les trois ans.

La faculté de théologie compte six professeurs; le cours dure quatre années; celle de droit en a neuf, et son cours est le même; celle de médecine en a dix, est son cours est de cinq ans; celle de philosophie a un même nombre, mais son cours n'est que de trois années. On a joint depuis peu à cette dernière faculté la science diplomatique, celle des antiquités, la numismatique, la technologie, les hautes mathématiques et les langues étrangères. A l'Université sont attachés une belle bibliothéque ouverte au public, un muséum d'histoire naturelle et un jardin botanique.

Il y a en outre à Vienne deux gymnases où l'on enseigne la langue allemande, les humanités, les mathématiques, la physique et l'histoire naturelle, l'architecture, le dessin, en un mot, toutes les connaissances qui doivent précéder l'admission dans l'Université.

Marie-Thérese établit en 1772 des écoles normales pour servir de modele et de regle à toutes les autres écoles de la monarchie. C'est-là que se commencent les études, et l'on ne peut être reçu dans les gymnases sans avoir subi au moins un examen aux écoles normales.

Tout pere de famille peut faire élever chez lui ses enfans; mais s'il veut les envoyer à l'Université, ils ne peuvent y être admis qu'après avoir subi un examen des professeurs du gymnase, et de même dans celui-ci, qu'avec un certificat de capacité délivré par les examinateurs des écoles normales.

Je ne parle pas ici des écoles primaires et autres petites écoles qui sont répandues en très-grand nombre dans tous les quartiers de la ville et des faubourgs, et où l'instruction est gratuite.

Outre les établissemens que je viens de citer, il y a encore à Vienne, 1. une Académie de commerce, créée en 1770, où l'on enseigne dans un cours qui dure deux ans, toutes les connaissances nécessaires au négociant, les langues étrangères, et l'art du dessin appliqué aux objets des manufactures et des fabriques.

2. L'Académie thérésienne, fondée en 1746 par l'impératrice Marie-Thérese pour les fils de nobles. Elle fut supprimée en 1714 par Joseph II, qui força les éleves de fréquenter les écoles publiques comme les fils des autres citoyens, et rétablie en 1797 par l'Empereur actuel François II. On y enseigne les humanités, la philosophie, le droit civil, les langues vivantes, les exercices militaires et les arts d'agrément.

3. Le Collége de Lowenbourg, ainsi nommé du nom de son fondateur, et destiné spécialement aux jeunes gentilshommes de la Hongrie,

4. L'École des ingénieurs et cadets, dont le but est de former d'habiles ingénieurs et de donner à la ligne de bons officiers. Le nombre des places gratuites n'est pas considérable, il nest que de 43, dont 16 à la nomination de l'Empereur et le reste à celle des fondateurs. On y admet, moyennant une pension, tous les jeunes gens de bonne famille qui s'y présentent. En 1807, leur nombre était de 200. Le cours d'études, partagé en cinq classes, dure six et même huit années. En sortant de la quatrième classe et avant de monter à la cinquième, les éleves subissent un examen très-rigoureux. Ceux qui sont reçus prennent dès ce moment

le titre de cadets du corps impérial du génie, et ont un traitement fixe. Ils quittent l'école pour être placés comme officiers dans l'artillerie ou dans l'infanterie, à mesure qu'il y a des vacances. L'archiduc Jean est le directeur suprême de cet institut.

5. L'Académie médico-chirurgicale, qui est spécialement destinée à fournir aux armées des médecins et chirurgiens. Près de cette Académie se trouve l'hôpital militaire, où les éleves commencent la pratique de l'art. Ces deux établissemens sont sous l'intendance immédiate du grand conseil de guerre qui en paie toutes les dépenses.

6. L'Académie orientale, dont le but est de dresser quelques jeunes gens pour les affaires à traiter avec la Porte. La chancellerie d'Etat en a la direction.

7. Le pensionnat des filles, où l'on forme des gouvernantes et des maîtresses pour les pensions particulieres et les écoles publiques.

8. Le pensionnat de la Visitation, où l'on n'admet que des demoiselles de la haute noblesse.

9. Celui d'Herrenals, fondé en faveur des filles d'officiers pauvres, qui y sont entretenues aux frais du gouvernement.

10. L'école des Ursulines, qui est pour les filles ce que les écoles primaires sont pour les garçons: les leçons y sont gratuites et données par les religieuses.

Parmi les autres établissemens d'utilité publique consacrés à l'instruction, on ne doit point omettre la grande fonderie de canons, où l'on enseigne tout ce qui est relatif à l'artillerie; et l'école vétérinaire, qui est établie dans le faubourg Landstrass. Aucun maréchal-ferrant ne peut obtenir la maitrise sans justifier qu'il a suivi cette école. Il y existe une infirmerie pour les bestiaux, et l'on y professe des cours sur les maladies des animaux.

Parmi les bibliothéques de Vienne, la plus importante est la bibliothéque impériale, contigue au palais et qui occupe un côté tout entier de la place Joseph. On voit sur le dôme de l'édifice la statue de Minerve, dans un char à quatre chevaux, terrassant l'Ignorance et l'Envie. Cet édifice est d'une grande beauté; l'extérieur est d'une dignité vraiment imposante. Ce fut vers la fin du 15e siecle que l'Empereur Maximilien commença la collection de livres, qui s'éleve aujourd'hui à plus de deux cent mille volumes, parmi lesquels se trouvent un grand nombre d'éditions rares et précieuses, telles qu'une suite complette, formant environ 6000 volumes des premiers livres imprimés depuis l'invention de la typographie jusqu'en 1500.

Le nombre des manuscrits s'éleve à environ douze mille. La bibliotheque possede en outre un cabinet de gravures et une collection de cartes géographiques qu'on dit être la plus complette qui existe en Europe.

L'Empereur actuel a dans son palais une bibliotheque particuliere, composée presqu' entierement des ouvrages les plus remarquables en histoire naturelle, voyages, géographie, et beaux-arts.

On cite encore comme méritant d'être visitée, la bibliotheque du prince de Lichtenstein, située dans son palais, et remarquable par un choix des plus belles éditions.

Des bibliotheques, l'auteur passe aux musées publics de la capitale. Le plus considérable est le cabinet d'histoire naturelle, placé au palais. Il ne contient, à la vérité, que des minéraux, des testacées et des plantes marines; mais en ce genre il est un des plus riches qu'on puisse voir. Un autre musée établi dans un édifice contigu à l'Université, renferme une collection des produits les plus rares des trois regnes; c'est-là que se donnent les leçons d'histoire naturelle. Il existe encore une collection assez curieuse, surtout en animaux, au cabinet de physique. Ce cabinet touche à la bibliotheque impériale. On y trouve tous les livres qui traitent de l'astronomie, de la physique et de l'histoire naturelle Il possede aussi une très-grande quantité de machines et d'instrumens de physique.

Le cabinet des antiques et des médailles est placé au palais impérial. On assure que sa collection de pierres gravées est la plus belle qui existe. Celle des médailles est de même très-nombreuse et d'un grand prix.

La galerie des tableaux renferme un grand nombre des productions précieuses des grands maîtres de toutes les écoles, tels que les Raphaël, les Correges, les Michel-Ange, les Poussin, les Vandick, etc. On voit aussi de très-bons tableaux à l'Académie des beaux-arts, où se font les expositions publiques d'ouvrages d'artistes vivants. Plusieurs riches particuliers ont de même des galeries et des cabinets qui méritent de fixer l'attention des amateurs.

Les détails qu'on vient de lire sont suivis

de quelques aperçus sur l'état des lettres dans la capitale de la monarchie autrichienne. L'on n'apprendra pas sans surprise que cet Etat n'est rien moins que florissant aujourd'hui. Joseph II, à son avénement au trône, avait donné une grande étendue à la liberté de la presse, ce qui fit éclore un nombre considérable d'ouvrages et répandit le goût des lettres dans toutes les classes de la société. Mais depuis cette liberté a été restreinte. Les événemens publics ont appelé l'attention vers d'autres objets, " et de toutes les " villes d'Allemagne," dit l'auteur, " Vi- " enne est aujourd'hui, peut-être, celle où " l'on écrit le moins et où l'on est le plus " indifférent à tout ce qui tient aux lettres. " Il est vrai que dans ces derniers temps " elles ont fait des pertes graves par la mort " des auteurs les plus distingués, et il ne s'en " est point formé de nouveaux. La Ga- " zette de Vienne est la seule feuille poli- " tique qui se publie. Elle est officielle."

Mais malgré l'espece d'indifférence des Viennois pour les belles lettres et la littérature, ils ont un goût très-vif pour les spectacles et pour toutes les productions dramatiques quelconques. Ils ont dans leur ville deux grands théâtres appartenant à la cour, et placés sous la surintendance du grand-chambellan. On y joue alternativement la comédie, l'opéra allemand et italien; les acteurs ne sont ordinairement engagés que pour une année ou deux. Les appointemens d'une première chanteuse sont de 1000 à 1200 ducats (12,000 à 15,000 fr.) Les danseurs et danseuses ne sont pareillement engagés que pour le même terme, mais les acteurs de la comédie allemande le sont pour la vie et ont une pension de la cour, en cas de retraite. Joseph II avait rétabli un réglement d'après lequel un acteur ne pouvait toucher annuellement plus de deux mille florins (6000 fr.), et une actrice 1600 (4800 fr.), avec 2 à 300 florins (6 à 900 fr.), pour ses costumes; mais cet usage ne s'est point conservé. Ces deux théâtres sont sous une seule direction, et même, à bien parler, n'en font qu'un seul, puisque les acteurs passent indistinctement de l'un à l'autre suivant les circonstances. Les pieces sont au choix du directeur seul, et les arrangemens entre les auteurs et lui pour leurs rétributions, se font de gré à gré. Il n'existe à cet égard aucune regle fixe.

Les faubourgs ont trois théâtres; mais on n'y joue gueres que des pieces du bas comique. Il y a aussi quelques théâtres de société où l'on joue des pieces allemandes et françaises.

La redoute attenante au palais impérial est le lieu de réunion publique, le plus beau et le plus fréquenté de la ville; mais elle n'est ouverte que pendant l'hiver, dans le temps du carnaval seulement. Il y a encore à Vienne d'autres belles promenades, telles que l'Esplanade, le Belvédère et l'Augarten, où les étrangers vont visiter le pavillon qu'occupait Joseph II. Mais ce qu'il y a réellement d'admirable, c'est la promenade du *Prater*, parc immense coupé par le Danube. Il est dans la belle saison le rendez-vous de la haute noblesse, et il n'est pas rare d'y voir 12 à 15 mille promeneurs réunis.

Une fois l'an ou dans quelques occasions extraordinaires, il s'y donne des fêtes suivies d'illuminations et de feux d'artifice dont la magnificence est au-dessus de tout ce que l'imagination peut concevoir. C'est dans ces fêtes solennelles que se déploie tout le luxe allemand; on y accourt de toutes les provinces voisines, et l'on peut assurer, sans exagération, que plus de quatre vingt mille étrangers s'y trouvent quelquefois rassemblés.

La population de la ville et des faubourgs de Vienne s'élevait, d'après les derniers recensemens faits en 1787, à 268,000 habitans, divisés par classes ainsi qu'il suit:

Noblesse . . .	2611 individus.
Clergé	1973
Employés . .	3123
Bourgeois . .	5890

Le reste se composait d'artisans et d'autres habitans n'ayant point le droit de cité.

Depuis cette époque, la guerre des Turcs, celle de la France, et les événemens qui se sont succédés, ont dû nécessairement diminuer la population. Cependant, en y comprenant tous les étrangers et les militaires en passage, on la portait encore, en 1808, à 273,540 individus.

Il y avait alors vingt-une familles de princes établies à Vienne, ayant un revenu de 100,000 à 500,000 flor.; soixante-dix de comtes, ayant un revenu de 30 à 80,000 flor.; et environ cinquante familles de barons.

Le nombre des domestiques des deux sexes est, relativement, plus considérable à Vienne que dans aucune autre capitale de l'Europe. On y en compte 40,000, dont 6000 laquais.

Vienne, tant à cause de sa position géographique qu'en raison de la grande diversité des nations soumises à la monarchie autrichienne, reçoit journellement dans ses murs un grand nombre d'étrangers et de sujets de l'Empire, dont le costume offre un spectacle très-curieux. Les Polonais, les Hongrois, les Rasciens, les Croates, les Valaques, les Moldaves conservent l'habit national, et ces différentes nuances, jointes aux costumes grecs et turcs qui y sont très-communs, forment un coup-d'œil singulier et peut-être unique en Europe.

Ici l'auteur nous donne sur l'état civil de Vienne quelques détails que je vais transcrire, afin de compléter de plus en plus le tableau statistique de cette grande cité.

" Les naissances et les décès se constatent dans les églises, et devant le magistrat de chaque quartier.

" Dès qu'une personne meurt, le médecin qui a traité le défunt, est obligé de donner une annonce qui est aussitôt portée au bureau des décès; un inspecteur vient faire l'inspection du cadavre. Les cimetieres sont hors de la ligne qui entoure les faubourgs. La mortalité est peut-être plus grande à Vienne que dans aucune capitale de l'Europe, surtout parmi les enfans au-dessous d'une année, dont beaucoup meurent de la petite vérole et de convulsions.

" Le nombre des morts, en 1799, était de 15,427, dont 8,722 au-dessous de sept ans; le nombre des enfans nés dans les cours de cette année n'était que de 12,001.

" Depuis 1788, le nombre de décès excède de beaucoup celui des naissances. Il est vrai que les fréquens passages des troupes qui, depuis ce temps, ont eu lieu, ont laissé dans les hôpitaux un grand nombre d'individus qui, par leur mort, ont accru cette disproportion."

L'auteur nous entretient ensuite de la consommation annuelle de Vienne, en viande, bois, bled, vins, liqueurs, fourages et comestibles de toutes especes. Ces détails, qui sont très-bien placés dans sa description, le seraient très-mal dans notre extrait, qu'ils chargeraient inutilement de chiffres et de calculs. C'est ce qui nous décide à passer outre. D'ailleurs, il nous reste encore à parler de la troisième partie de l'ouvrage, qui doit nous fournir des sujets plus intéressans.

Dans cette derniere partie, l'auteur, sous le titre de *gouvernement et finances*, a rassemblé quelques documens sur la composition du cabinet impérial, des ministéres, des chancelleries; sur les charges et les grands offices de la cour, sur les ordres de chevalerie en vigueur dans la monarchie, ainsi que sur la banque, le commerce le gouvernement et la police particuliere de Vienne. Nous allons terminer cet extrait par la transcription littérale des paragraphes qui concernent la police et le commerce, parce qu'ils regardent plus particuliérement la ville de Vienne que les précédens, et que, de plus, ils contiennent des détails assez curieux.

" Outre le ministére de la police générale, qui veille au maintien de l'ordre dans toute la monarchie, la ville de Vienne a une magistrature particuliere chargée de sa police. Cette autorité est composée d'un bourgmestre, de deux vice-bourgmestres et de cinquante conseillers. Partagée en trois sénats, elle juge en premiere instance les affaires susceptibles de conciliation; celles qui appartienent aux tribunaux civils; celles enfin qui sont du ressort des cours criminelles. Dans les deux premiers cas, sa compétence ne s'étend qu'à la bourgeoisie; mais en matiere criminelle, dès que la nature du délit est constatée, les membres même de la plus haute noblesse entrent dans sa jurisdiction. Une garde de huit à neuf cents hommes, entretenue à ses frais, assure la tranquillité publique dans les différents quartiers, et fait exécuter ses ordres, dont elle doit cependant un compte journalier au ministre, chef suprême dans toutes les affaires qui concernent la police. Le magistrat ou bourgmestre a sous sa direction deux syndics, dont l'un administre les revenus et dépenses de la ville, et l'autre préside à l'entretien du pavé, au nétoiemment et à l'éclairage des rues, aux mesures nécessaires dans le cas d'incendie.

" Le commerce a sa banque particuliere, établie en 1787 par la maison Bargum et compagnie: cette maison ayant fait banqueroute, les princes de Schwarzenberg, et Colloredo, et les comtes de Nostiz et Wrtby, qui y fournissaient des fonds, furent mis en possession de la Banque, en 1792.

" Le fonds de cet établissement consiste en un millions de florins partagé en actions de 1000 flor. chacune. Les actionnaires jouissent d'un intérêt fixe de 4 pour cent. Outre cet intérêt, la moitié du profit net annuel est partagée en raison de la mise respective.

L'autre moitié sert à l'amortissement des dettes de la maison Bargum. Après l'extinction entiere de ces dettes, cette somme sera jointe aux fonds de la Banque.

" Cette banque ne prête gueres que sur des depôts, et escompte rarement le papier de commerce: elle avance des fonds aux fabricants ou négociants sur leurs marchandises, moyennant un demi pour cent par mois, et un quart pour frais de magasinage; elle prête au même intérêt sur des effets d'or et d'argent, et même sur des bijoux, pourvu que leur valeur soit au-dessus de 1000 florins. Elle prête également ou négocie des emprunts sur les biens-fonds. A l'exemple de la Banque de Londres, elle prend en dépôt l'argent des particuliers, et soigne les paiements en leur nom, d'après leurs ordres: elle se charge en un mot, de toutes les affaires appartenantes aux banquiers et aux négociants.

" *Le corps de commerce* se partage en cinq classes:

" 1. Les banquiers, qui, la plupart, sont en même temps négociants;

" 2. *Les commissionnaires ou dépositaires*. Ils prirent leur origine sous l'Empereur Maximilien, et formaient alors un corps séparé, dont chaque membre devait justifier d'une propriété de la valeur d'au moins 30,000 florins. Comme l'Autriche n'avait point de fabriques, ils faisaient venir de l'étranger toutes sortes de marchandises, dont ils formaient des dépôts, où s'approvisionnaient les marchands. On s'aperçut bientôt du tort immense que faisait à l'Etat ce genre de commerce dont les importations n'étaient rachetées par aucune exportation: on encouragea l'établissement des fabriques; les marchandises de manufactures étrangeres, sauf quelques exceptions, furent prohibées, et il n'y a gueres aujourd'hui qu'une douzaine de ces marchands dépositaires, dont les spéculations se réduisent à faire venir de l'étranger les matieres premieres nécessaires aux fabriques;

" 3. *Les négociants en gros*, formant aussi un corps séparé, dont chaque membre doit justifier d'un fonds de 30,000 florins, et doit obtenir, avant son admission, l'assentiment du corps. Ils font en même temps la commission;

" 4. *Les marchands en détail* (appelés marchands bourgeois);

" 5. *Les marchands orientaux*, la plupart Grecs, Rasciens, Turcs ou Juifs. Ils s'occupent de l'importation des produits du Levant dans les Etats héréditaires, et de l'exportation des produits et marchandises d'Autriche dans la Turquie, la Valachie, la Moldavie, la Grèce et les îles ou échelles du Levant.

" Le commerce d'exportation de l'Autriche consiste particulierement en vins, safran, tabac, houblon, fer, cuivre, plomb, vif-argent, cuirs, étoffes de soie et de laine, verreries et quincaillerie.

" Un tribunal spécial, composé d'un président, de deux conseillers référendaires, et de deux assesseurs pris dans chaque classe, prononce sur tous les différends en matieres de commerce et lettres de change, lors même que l'une des parties est étrangère au commerce."

Tel est le précis des matieres contenues dans cette brochure. Il suffit assurément pour attirer sur elle l'attention publique; mais l'auteur aurait donné à ce petit ouvrage un bien plus grand degré d'intérêt, s'il y eût joint un plan de la ville et des faubourgs de Vienne.

POESIE.

UNE SOIRÉE D'AUBERGE.

Dans une même hôtellerie
Cinquante voyageurs arrivent à la fois;
Tout rententit de leurs confuses voix,
Chacun d'eux peste, jure, crie;
Et sans façon, admis dans ce triste séjour,
Se plaint en hâletant, des fatigues du jour.
Précédé d'une fille à la démarche lente,
Chacun va visiter le modeste réduit
Où le sort le condamne à passer une nuit;
Et voyant le grabat qui trompe son attente,
Gronde tantôt l'hotesse et tantôt la servante.
Bientôt la faim a mis tout le monde aux abois;
J'entends près du foyer, crier le tournebroche,
L'airain propice a rententi deux fois,
Et du souper déjà l'heure s'approche.
Le tumulte s'accroit; au milieu du fracas,
Le maître du logis, qu'un bonnet blanc décore,
Au troisième signal de la cloche sonore,
Sur deux rangs allongés fait aligner les plats.

Tandis que tout le monde arrive,
Il sourit à chaque convive,
Et regarde en pitié ceux qui ne soupent pas.
Près du maigre festin on s'assemble avec joie,
Et chacun se place au hasard;
Malheur à ceux qui viennent un peu tard!
Car, des premiers venus, le souper est la proie,
Souvent un pauvre diable, à ce festin admis,
Célèbre de Grimnod* la doctrine savante,
Et nous dit que Berchoux† est fort de ses amis;
Il se plaint sans pitié des mêts qu'on lui présente,
Et se plaît à montrer son dégoût, son ennui,
Pour faire croire aux gens qu'il soupe mieux chez lui.
Certain Gascon nous dit qu'aucun plat ne le tente,
La table est mal servie et rien n'est à son gré,
Et trouvant tout mauvais il a tout dévoré.
L'hôte que rien n'étonne et que rien n'épouvante,
Semblable au roc battu par la vague écumante,
Reste debout, voit tout sans s'émouvoir,
Blame en paix les clameurs, et sourit à l'espoir
De rançonner la troupe mécontente.
Cependant, grace au vin du crû,
Le calembourg circule et la gaîté s'anime;
Chacun à discourir s'évertue et s'escrime.
Là certain campagnard, par le coche venu,
A tous ses compagnons, dont il n'est point connu,
Révele avec candeur le nom de sa famille,
Les vertus de sa femme ou celles de sa fille;
Plus loin, d'un air content et d'un ton ingénu,
Un rimeur indiscret lit les fruits de sa veine
A son voisin qui baille et qui l'écoute à peine.

* Auteur de l'Almanach des Gourmands.
† Auteur de la Gastronomie.

Un petit-maître, en poste arrive de Paris,
Dit les modes du jour, rit du ton des provinces,
Nous fait croire qu'il a du crédit chez les princes,
Se pare de bons mots chez Brunet applaudis,
Et il cite les auteurs du parterre chéris.
Devant tous ces bourgeois, sans façon il se vante,
Toujours il exagère, et souvent il invente.
Chacun des voyageurs conte ce qu'il a vu:
Tous parlent à la fois, aucun n'est entendu:
L'un plaisante et l'autre raisonne:
De mille cris divers l'hôtel bruyant résonne.
Si quelque doux minois arrive en ce moment,
Tous nos beaux discoureurs se taisent à sa vue;
Chacun sourit et prend un ton galant,
Chacun veut plaire à la belle inconnue,
On veut surtout paraître du bon ton:
Le cavalier méprise le piéton;
Et fâché de n'avoir à mépriser personne,
Contre tous les valets celui-ci gronde et tonne.
La berline légère, et portant gens de cour,
Rit de la diligence à la marche pesante
Et la diligence à son tour
Regarde avec dédain la patache indigente:
On raille les derniers venus;
On s'observe, et l'on s'examine,
Et trente voyageurs, l'un à l'autre inconnus,
Se jugent tour-àtour, sur l'habit, sur la mine;
Sans se connaître on se cherche le soir,
Dès le lendemain on s'oublie,
Et l'on se quitte enfin pour ne plus se revoir;
C'est le vrai miroir de la vie;
Et sans avoir l'esprit fort pénétrant,
Pour peu qu'on connaisse les hommes,
On conviendra qu'une auberge est vraiment
L'image du monde où nous sommes.

MELANGES.

LETTRES DE PHILADELPHIE

*Adressées par un Officier français à son ami à Paris.**

Lettre 1ère.

Philadelphie ce 10 Sept. 1809.

Je t'ai écrit avant mon départ de Santo Domingo, mon cher Eugène; je t'ai écrit encore de la Jamaïque. J'ignore, si ces épitres te sont parvenues; je l'espère toutefois, car le sort favorise quelquefois l'amitié aussi bien que l'amour. Me voici en terre neutre. Notre traversée a été heureuse, si heureuse, qu'elle ne me fournit pas la moindre circonstance, qui vaille la peine de t'être communiquée, pas même la description d'une tempête. Après quinze jours de navigation nous sommes arrivés en bonne santé dans le port de Philadelphie.

Le beau pays que la Pennsylvanie pour un officier français! A la Jamaïque on huait notre habit, quoiqu'on nous traitât individuellement avec égards et politesse. Pour moi, je n'ai qu'à me louer des attentions que j'ai reçues de tous ceux avec lesquels je me suis trouvé en relation; mais on m'a avoué franchement, qu'on m'aimerait bien davantage, si je ne portais pas l'uniforme de Napoléon. Ici, mon ami, c'est tout le contraire; c'est cet uniforme, qui fait notre fortune. A peine avions-nous mis pied à terre, que nous nous sommes trouvés entourés d'une foule de gens, qui nous ont presque étouffés par leurs accolades fraternelles. Ils se sont mis aussitôt à parler des grandes et belles qualités de notre auguste Empereur, avec une chaleur et un enthousiasme, que je ne me rappelle pas même d'avoir entendu dans la salle des Maréchaux aux Tuileries, lorsque je m'y suis morfondu avec mes camarades et quantité d'autres sujets fidèles de S. M. à attendre le moment, où nous serions admis en sa présence. On m'a dit, que c'étaient les Democrates du pays, qui nous faisaient cet accueil amical. Par ma foi, voilà qui est assez drôle! Mais tant mieux, tant mieux! Vive Napoléon! Vivent les Democrates!

Notre séjour dans cette ville et dans ce pays ne sera pas de longue durée. Je dois par conséquent me hâter de faire mon petit paquet d'observations à mon bénéfice, et au tien, si tu veux bien accepter cette offrande de l'amitié. Je ne suis pas comme Sir J. Carr, doué du talent d'observer le fin fond des choses en courant la poste, tu me pardonneras donc, si pour aujourd'hui, je ne te parle que des apparences ou ce qui est la même chose de la physiognomie extérieure de cette ville et de ses environs.

Philadelphie est vraiment une belle ville. Ses rues sont larges et tirées au cordeau; les maisons sont pour la plupart simples et élégantes. De larges trottoirs qui s'étendent sur les deux côtés des rues garantiront les pietons contre les éclaboussures, quand il y roulera des princes et des princesses dans des voitures à six chevaux. Mais tous les trottoirs du monde ne le garantiront jamais contre la poussière épouvantable, qui s'élève au moindre souffle de vent du milieu des rues où les immondices de toute espèce restent entassées pendant toute une semaine ou plutôt si j'en croyais l'observation de quelques étrangers, pendant l'année toute entière. On m'a assuré, que la santé publique était intéressée à ce qu'on ne découvrit pas le pavé. J'ai demandé à notre Chirurgien-Major, ce qu'il en pensait, et il m'a avoué avec franchise; qu'il n'en concevait rien. Ce qu'il y a de certain, c'est que si des tailleurs présidaient à la police de cette ville, ils n'auraient pû imaginer rien de plus propre pour forcer les habitans à renouveller bien souvent leurs habits.

Ce que tu peux lire dans les livres de géographie sur l'étendue de Philadelphie n'est plus aujourd'hui qu'une fable. On a bâti près de mille maisons nouvelles dans l'espace d'un an, et tous les jours des maisons nouvelles sortent de terre aussi vite que des champignons. Tandis que le port est morne, silencieux et désert, tout est activité à une autre extrémité de la ville. On dirait

---

* [*Nous ne garantissons pas l'authenticité de cette correspondance, qui est tombée par hazard entre nos mains, et qui pourrait fort bien être apocryphe. Dans tous les cas, on s'apperçoit que l'auteur est un jeune homme léger et inconséquent, à qui il faut pardonner quelques jugemens un peu hazardés sur un pays, qu'il ne pouvait connaitre que bien imparfaitement.* [Note du Rédacteur.]

qu'on se trouve dans cette Carthage naissante décrite par Virgile, qui nous a couté au collège presqu'autant de sueur qu'aux ouvriers Phéniciens, occupés à la construire.

Si je t'ai dit, que Philadelphie était une belle ville, je dois toutefois modifier cette assertion. Cette régularité extrême, qui forme sa beauté principale, finit bientôt par fatiguer la vûe. Tu sais, que je ne hais rien autant, que la monotonie. Eternité dans mes sentimens, immutabilité dans mes principes tant que je ne suis pas convaincu de leur fausseté, mais du reste la plus grande variété, par-tout où des considérations d'un ordre supérieur ne s'y opposent pas, telle est ma devise, que j'aime à voir réalisée jusques dans le lieu que j'habite. D'ailleurs cette ville n'a point de place publique, et bien peu d'édifices, qu'on pourrait appeller des palais. La plûpart des églises ont toute la simplicité d'un grenier, et celles qui montrent quelque prétention à l'architecture, choquent les yeux par des ornemens tantôt incompatibles avec le style général de l'édifice, tantôt hors de toute proportion.— A propos d'églises, il faut que je te conte une méprise singulière dans laquelle je suis tombé l'autre jour. En me promenant dans les rues en long et en large, j'ai passé devant un temple magnifique en marbre blanc avec une colonnade dorique. Je suis resté stupéfait devant ce superbe édifice, qui ornerait même les plus belles cités de l'Italie, mais par malheur, je n'ai sû dans quel coin me fourrer pour le bien voir, car il n'est accompagné d'aucune place proportionnée à son étendue. Tandis que je suis occupé à le contempler, j'entends dans l'intérieur les sons répétés d'un métal. Je suis naturellement induit à croire, qu'on y sonne la messe, et j'y entre avec ce respect qu'on doit à un lieu sacré. Mais juges de mon étonnement, lorsqu'au lieu d'un prêtre et d'enfans de choeur, je n'y apperçois qu'un caissier et des commis devant des tas d'argent, et que je découvre, en un mot, que ce que j'avais pris pour une église n'était qu'une *banque*. Voilà donc, me suis écrié — tout doucement s'entend — le temple révéré de Plutus! Voilà le Dieu, à qui les habitans de ce pays adressent leurs hommages! — J'étais en train de m'abandonner à un torrent d'invectives et d'observations amères sur les vices et la dégradation, qui accompagnent et suivent la soif de l'or, lorsque je me suis aisément reconcilié avec la Banque de Pennsylvanie et avec les Philadelphiens, en reflechissant, que les sommes très considérables, que la construction de cet édifice a consumées et les sommes plus considérables encore, qu'il recèle dans ses flancs, ne sont que le fruit d'une industrie soutenue de cette marche laborieuse, où les bourdons ne trouvent pas mieux leur compte que parmi les abeilles.

On admire ici encore une autre Banque, c'est celle des Etats-Unis. La colonnade de l'ordre corinthien est très belle; mais les connaisseurs trouvent beaucoup à redire aux proportions des parties. D'ailleurs il n'y a que le front de l'édifice qui soit en marbre, tout le reste est en briques. Cette disparate est choquante dans un ouvrage de l'art, dont la prémière qualité doit toujours être l'unité. C'est l'assemblage déforme de la parsimonie avec la profusion, et en la voyant je me suis rappellé ces vers d'Horace:

- - - - - - - - - - Mulier formosa
Superne Desinit in piscem - - - - .

L'architecture d'une troisième banque ne mérite d'être mentionnée que pour sa bisarrerie, c'est l'edifice le plus biscornu, que j'aye encore vu de ma vie. On y a prétendu imiter le style gothique, mais à le dire vrai, il me semble que pour peu qu'il y ait encore ici d'autres édifices dans le même genre, ceque dieu ne veuille—On pourra convenablement l'appeller le style Américain.

On ma montré d'autres tentatives de bâtir dans le style gothique qui m'ont plû bien d'avantage. Le premier édifice de cette espèce est destiné au culte prétendu mistérieux des francs-maçons. On ne peut surement qu'applaudir à l'idée ingénieuse de consacrer à cette institution qui ne brille aujourd'hui que par son antiquité un genre de construction, qui répond parfaitement à cette idée. L'edifice a de la legèreté et de la hardiesse, et quand il sera tout à fait achevé—car il ne l'est pas encore il pourra satisfaire les connaisseurs. Je ne goutte seulement pas l'union du marbre avec la brique qui est toujours monstrueuse, et qui empèchera d'ailleurs, de favoriser par une couche deplatre colorié l'illusion de sa vétusté.

Le second édifice de cette espèce est une manufacture de toile cirée. Il est très joli et se raproche dans plusieurs parties du véritable style gothique. On ma assuré que

c'était la seconde édition revue, corrigée et augmentée d'une première esquisse gothique. En ce cas il faudra bien en venir à une troisiéme édition, car une ouverture énorme pratiquée au second etage, n'est pas gothique; et le fronton l'est encore bien moins.

Ne penses tu pas avec moi; mon ami, que l'introduction de ce style en Amerique est infiniment heureuse. L'àbsence de tout monument ancien est un charme très essentiel qu'il manque à ce pays. Que de pertes pour le poëte, le peintre, l'historien et le philosophe! Le mélange de ce nouveau genre de construetion avec les maisons modernes d'une simplicité élégante, qui constituent la très grande majorité des édifices de cette ville, peut y rémédier jusqu'à un certain point. Il procurera du moins au spectateur un plaisir analogue à celui que nous eprouvons lorsque nous voyons une charmante petite fille à coté de sa grande maman.*

Si Plutus a ses autels à Philadelphie, Hyllias* y a les siens aussi. L'hôpital est un très beau batiment, qui fait honneur au talent de son architecte, comme son regime interieur fait honneur à l'humanité et aux lumieres de ses fondateurs. Il est formé de trois corps de logis; celui du milieu est orné par une sorte de dôme avec une balustrade. Cette partie de l'edifice est en marbre tandis que tout le reste est en brique, union d'autant plus blâmable, que dans cette circonstance la matiere la plus solide est supportée par la matiere qui l'est moins.

De toutes les beautés de cette ville j'ai gardé pour la bonne bouche de te parler de celles, qui sont faites pour intéresser le plus, savoir —— des femmes. Oh les charmans minois que les jeunes Philadelphiennes! Vénus n'est pas plus belle, Hébé n'est pas plus fraiche, et Vesta n'a pas un air plus virginal. J'ai vû des Circassiens, des grecques, des Italiennes, des Espagnoles et — cela va sans dire — des Françaises;—mais je te jure, foi d'officier, que dans mon opinion le sexe de cette ville l'emporte sur toutes ces beautés tant vantées. S'il y a un peintre de ta connaissance à qui tu veuilles du bien, donne lui le conseil de faire un voyage dans ce pays, pour y prendre ses modèles. Elles se mettent avec un goût infini qui sans ôter à la pudeur ce qui lui appartient, fait paraitre d'une manière admirable tous les dons de la nature. En un mot, mon cher Eugène, s'il est permis de juger sur la mine, on serait bien heureux de pouvoir choisir parmi elles une compagne sur le chemin pénible à travers le labyrinthe de la vie. Je me suis rencontré plusieurs fois avec une charmante enfant, qui deviendrait sûrement dangereuse à mon repos, si je restais long-tems ici. Mais chut? que tout ceci reste entre nous. Je compte surtout, que Clémentine n'en saura rien. Entends-tu?

Par malheur, il est assez difficile pour un étranger tel que moi, de voir les Belles du bon ton dans la saison actuelle, où il n'y a ni spectacles ni bals. La promenade ne semble guères être à la mode dans ce pays-ci; il en existe même à peine une ou deux. Un jardin public, qui se trouve derrière la maison de ville est triste, sombre et sans perspective. On n'y voit que des badauds, qui admirent deux ours de Missouri et quelques autres animaux qu'un particulier y tient dans une sorte de ménagerie en miniature, de petits marmousets, qui y polisonnent, des bonnes et quelquefois pis encore. La promenade qui est encore la plus fréquentée est formée par ce qu'on appelle la rue du marché, qui s'étend depuis les bords du Delaware jusqu'à une place circulaire plantée en allées d'arbres et au milieu de laquelle se trouve la pompe à feu, qui fournit de l'eau à toute la ville. L'édifice, qui renferme la machine hydraulique est lourd, et ne souffre pas un analyse sévère; mais il répond parfaitement à sa destination, et présente avec la colonne épaisse de fumée qui s'élève sans cesse du milieu du dôme dont il est surmonté, un aspect très pittoresque, surtout lorsqu'il est vû à quelque distance. — Ce lieu vient d'être embelli par un jet d'eau d'une construction assez nouvelle. C'est une statue *en bois*, qui représente une nayade debout sur un rocher; sur son épaule gauche repose un oiseau aquatique, qui fait jaillir

* *L'introduction du style gothique dans ce pays est dûe à M. Godefroy ancien officier de génie français qui le premier a réalisé ce style dans toute sa pureté et élegance dans l'église de Ste. Marie à Baltimore.*
(Note du Redacteur.)

† *Hyllias, le dieu de la pitié et de la miséricorde avait un temple à Athènes. Cette divinité n'existait pas à Rome (note du rédacteur.*

de son bec dirigé en haut une colonne d'eau haute d'environ vingt pieds. Des filets d'eau moins considérables jaillissent tout autour du rocher, et sont recueillis par un bassin bordé en gazon. — Ne vas pas sourire en pitié, lorsque je te parle d'une statue *en bois*. Il est aisé de voir, qu'elle n'est là qu'en attendant. Le pays, qui a déjà produit des savants distingués, des manufacturiers ingénieux, des orateurs, des poëtes et des peintres, aura aussi bientôt ses sculpteurs. Ce n'est qu'avec peine qu'on m'a persuadé, que l'artiste à qui l'on doit cet ouvrage, ne s'est occupé toute sa vie qu'à sculpter des ornemens de navires. Le dessein est assez correct et le serait encore davantage, si le sculpteur avait étudié l'anatomie. comme cela se fait chez nous. La conception même me paraît assez heureuse, quoiqu'elle ne soit pas à l'abri de la critique. Après tout j'aime encore mieux cette figure-là, que tous les dauphins et monstres marins, qui figurent dans les jardins d'Europe en pareille circonstance, et qui m'ont passablement ennuyé, même dans les jardins fastueux de versailles.

Mais je suis faché de voir une figure exposée toute la Journée à des torrens d'eau, revêtus d'une draperie flottante. C'est un contre-sens frappant qu'il eut été bien facile d'éviter en lui donnant une draperie collée sur le corps, d'aprés le modéle d'une *vénus sortant du bain*, que nôtre auguste Empereur a *retirée* du musée Pio-Clémentin à Rome, L'artiste en aurait pû facilement prendre connaissance, puis qu'elle est gravée, si je ne me trompe, dans le superbe ouvrage de M. Visconti, qui doit bien exister dans quelque bibliothéque de cette ville.

Tous ces ornemens cependant ne sauraient Jamais convertir cet endroit en une belle promenade. Son étendue est trop circonscrite; a peine peut on s'y retourner. Les allentours ne sont rien moins que propres à ajouter aux délices de la place. L'édifice qui se fait le plus remarquer dans les environs est une prison nouvellement bâtie. J'honnore et j'admire le systeme humain et éclairé qui prèside à cette espèce d'institution à Philadelphie et que tu connais par le livre de M. de Liancour. Mais enfin une prison est toujours une prison, et lorsque je me proméne pour me délasser de mes travaux ou pour me distraire de mes chagrins, je ne veux pas que le train de mes idées soit forcé dans une direction aussi triste que celle des vices et des crimes de l'espéce humaine, et des chatimens bien mérités qui se trouvent à leurs suite. Ce défaut de délicatesse, si j'ose l'appeller ainsi, cet oubli de toutes les associations d'idées, n'est pas le seul que j'aye remarqué à Philadelphie. Je me suis apperçu par exemple, que l'enseigne des menuisiers y represente communement une bière, quelque fois une bière et un berceau. Ceux, qui les premiers pouvaient imaginer une enseigne semblable étaient — ou bien des philosophes, qui voulaient nous rappeller sans cesse les deux époques les plus importantes de la vie, ou bien des gens dépourvus de toute sensibilité, ce que je n'ose pas décider. Pourquoi amortir ainsi par des impressions trop souvent réitérées des sentimens qui étant reveillés dans notre ame rarement, mais à propos, ne peuvent manquer d'y exercer l'influence la plus salutaire? On écrirait un volume pour prouver les dangers d'une sensibilité éxaltée et l'on aurait raison; mais on en écrirait avec tout autant de raison un autre, pour prouver les inconvenients d'une sensibilité émoussée. Soyons sensibles, mais que notre sensibilité soit mâle; soyons forts et inébranlables, mais que notre force conserve tous les traits d'une douce humanité!

Pardon, mon ami, je me suis écarté de mon sujet. — La promenade du *center-square* — c'est ainsi qu'on appelle celle que je viens de décrire, — n'est pas ma promenade favorite. J'ai découvert un endroit plus agréable à mon goût où je me rends souvent, pour y rêver, lire et méditer. C'est une colline située au Nord-Ouest de Philadelphie, d'où je domine sur une grande partie de la ville, sur le cours serpentant du Schuylkill, sur ses bords moitié sauvages encore et moitié ornés par la main de l'art et de l'industrie, enfin sur un pont couvert en bois, dont la vûe enrichit ce charmant paysage. Sur le banc dressé sous une touffe de cèdres, qui forme un réduit, j'entends distinctement le murmure de la rivière et les sons plus sourds et semblables à un tonnerre éloigné, qui sont produits par le passage des voitures sur le pont. A vingt pas de mon siège un monument simple apprend à ceux qui visitent ce lieu solitaire, que les restes d'une épouse fidèle et d'une tendre mère y reposent. De l'ancienne habitation du propriétaire de ce domaine, il ne reste aujourd-

hui que les quatre murs; la flamme a dévoré le reste pendant la guerre de la revolution. Une serre chaude à moitié écroulée atteste, que les plaisirs élégants de la vie n'ont pas été inconnus aux habitants de ce séjour champêtre. — Tout m'y invite à me livrer à une douce mélancolie. Eh, quoi! me dis-je souvent à moi-même et cette terre si jeune aussi a déjà éprouvé les calamités et les dévastations de la guerre! Ici aussi le sang des frères a coulé et l'ancien propriétaire de ce domaine a peut-être terminé dans l'éxil une vie, qu'il avait compté passer paisiblement au milieu des siens et sur les bords enchanteurs de cette rivière! — Mais ici du moins une lute juste et nécessaire a terminé par l'indépendance d'une nation, qui méritera à son tour le surnom de *grande*. Cette Cité riche et peuplée, qui se déploye à ma vûe, cent autres villes naissantes, sont sorties pour ainsi dire des décombres de la guerre, et des générations futures béniront encore le jour qui les affranchit du joug de l'Europe. — Mais nous autres, pourquoi nous battons-nous? pourquoi sommes-nous si empressés de transformer l'Europe toute entière en un vaste monceau de ruines? — Notre indépendance nationale est-elle en danger? Notre territoire a-t-il été envahi? La liberté sera-t-elle le prix de torrents de sang versés?

Quand je songe, que des milliers de braves gens qui pensent de la même manière que moi, concourent au prix de leur sang à supporter un système semblable, seulement puisque le hazard les a jettés bien souvent dans une carrière, où l'habitude, l'intérêt et l'ambition les retiennent; quand je songe que moi-même - - - - - - - - - - - - - - -

Mais je commence à m'attrister sérieusement. Il est temps, que je finisse. Adieu, mon ami; mon ami, mon frére adieu.

ALBERT.

POLITIQUE.

Résumé des Nouvelles Politiques.

Il est fort malheureux pour nous, que la difficulté que nous éprouvons à nous procurer des ouvriers imprimeurs tant soit peu versés dans la langue française, ait retardé malgré nos meilleurs efforts la publication de ce 5ème numéro. La stérilité extrême, qui a regné pendant si long-tems dans les nouvelles politiques a obligé quelques-uns de nos confrères à compromettre tour à tour leur sagacité, leur prévoyance ou leur bonne-foi, tandis que nous avons joui de tous les avantages — du silence. * Aujourd'hui même, après une intervalle de quelques jours nous nous trouvons incapables de mettre sous les yeux de nos lecteurs les moindres nouvelles suivies ou vraisemblables sur l'état actuel de l'Europe. Nous préférons donc renvoyer cet article entièrement à notre prochain numéro pour ne nous occuper que de *notre hémisphère*, qui sous tous les rapports nous doit intéresser davantage.

Les negociations entre nôtre gouvernement et M. Jackson sont définitivement rompues. Dans la crainte où nous sommes de nous exprimer d'une manière incorrecte sur cet événement important, nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs une traduction *littérale* de l'article du Journal officiel de Washington, dans lequel ce fait est rapporté, en conservant toutes les particularités du style, et de l'expression de l'original.

" Nous apprenons que dans le cours de la correspondance qui a eu lieu, ce qu'il à semble, entre le secretaire d'état et M. Jackson, ce dernier a prétendu que la dépêche de M. Canning à M. Erskine du 23 fevrier, était la seule dépèche, qui prescrivit à M. Erskine les conditions pour la conclusion d'un arrangement avec ce pays à l'égard des objets auxquels il avait rapport—que M. Smith dans sa réponse avait assuré M. Jackson, qu'aucune déclaration semblable n'avait été faite auparavant au gouvernement, et qu'il avait ajouté, que si cette dépèche avaít été communiquée dans le tems de l'arrangement, ou s'il avait été connu, que les propositions qu'elle contenait etaient les seules, auxquelles il etait autorisé de faire un arrangement, cet arrangement n'eut pas été fait que, non obstant

* *Nos engagemens envers nos lecteurs n'en seront pas moins remplis: Ils auront reçu au bout de l'an le nombre exact de numéros, que nous avons promis de leur fournir. Les délais inopinés, que la publication des premiers numéros a éprouvée jusqu'ici, nous paraissent d'autant moins essentiels, que nous devons ramener nécessairement à la prétention de fournir de nouvelles nouvelles.*

cette assurance, M. Jackson s'est indécemment servi dans sa lettre suivante d'un langage faisant entendre que les instructions de M. Erskine avaient été communiquées dans le tems à ce gouvernement-ci—que dans la reponse de M. Smith on lui declara clairement qu'une insinuation semblable était inadmissible et particuliérement après l'assurance explicite de ce gouvernement-ci, qu'il n'avait aucune connaissance semblable, et qu'avec une semblable connaissance, un semblable arrangement n'aurait pas été fait — que la même insinuation grossière ayant été reitérée et même agravée dans la lettre suivante de M. Jackson, il ne restait d'autre moyen pour prevenir des opportunités dont un tel abus avait été fait, que d'informer M. Jackson, comme M. Smith a fait—qu'aucune communication ultérieure ne serait reçue de lui, et que la nécessité de cette détermination serait transmise sans délai à son gouvernement, en même tems avec l'assurance qu'une prompte attention serait donnée à toute communication concernant les intérêts des deux nations, par l'intermediaire de tout autre fonctionnaire qui pourrait être substitué."

Le même jour où cet article fût publié dans la gazette officielle de Washington, M. Jackson addressa la lettre circulaire suivante aux consuls anglais dans les ports des Etats-Unis.

Washington ce 13 Nov. 1809.

Monsieur —

Je dois vous informer avec beaucoup de regrets, que le President des Etats-Unis a jugé, que les faits, qu'il a été de mon devoir d'établir dans ma correspondance officielle avec M. Smith lui offraient un motif suffisant pour rompre une négociation importante, et pour mettre fin à toute communication avec moi, comme ministre chargé de cette négociation si majeure pour les intérêts des deux nations, et dans le courant de laquelle un des points les plus essentiels, à l'égard duquel une ouverture officielle et écrite avait été faite, n'a pas encore obtenu de réponse.

Un des faits en question a été admis par le secrétaire d'état lui-même, savoir, que les trois conditions formant la substance des instructions primitives, de M. Erskine, lui avaient été communiquées par ce ministre. L'autre fait, savoir que cette instruction est la seule reçue par M. Erskine, qui contint les conditions pour la conclusion d'un arrangement quant aux matières auxquelles il avait rapport, m'est connu par les instructions, que j'ai reçues moi-même.

En établissant ces faits, et en y persistant d'après les ordres exprès qui m'avaient été donnés, pour justifier le gouvernement de S. M. de l'accusation de mauvaise foi si fréquemment portée contre lui, je n'ai pû croire, que le gouvernement américain s'en trouverait offensé, puisqu'il était certainement impossible, que j'eusse une telle intention, ainsi que j'ai declaré à M. Smith.

Mais étant informé par lui, qu'aucune communication ultérieure ne serait reçue de moi, je conçois, qu'il ne me reste pas d'autre alternative convenable à la dignité du roi, que de m'éloigner entièrement de cette ville, et d'attendre ailleurs les ordres de S. M. relativement à la tournure imprévue qui a été donnée à la situation des affaires dans ce pays.

Je compte choisir dans l'intervalle la ville de New-York pour le lieu de ma résidence, où vous aurez la complaisance de m'adresser dorénavant vos lettres, vû que tous les membres de la légation de S. M. m'accompagneront.

Signé F. J. JACKSON.

On dit, que M. Oakley secretaire de la légation anglaise attend à New-York le départ du packet pour porter les dèpêches de M. Jackson à son gouvernement.

Plusieurs journaux de l'Union ont annoncé, et nous avons lieu de croire, avec fondement, que Buonaparte a nommé Mad. Jerome Napoleon, née Patterson de Baltimore, fille de la maison imperiale de Napoleon avec le titre de duchesse, et une pension annuelle de 40,000 Ecus, et qu'il a declaré en même tems le fils de cette dame *prince de l'empire français*. On ajoute que le colonel Tousard, officier d'un grand mérite, qui s'est distingué dans la guerre americaine, a été nommé gouverneur du jeune prince avec le rang de général et un traitement libéral.

Depuis quelque jours la Duchesse mère avec le jeune prince et son gouverneur se trouvent dans notre ville.

FRAGMENTS D'UN TABLEAU STATISTIQUE DE LA GRANDE BRETAGNE.

Le nombre des maisons habitées et non habitées est evalué de la manière suivante:

	*Habitans.**	*Nombre de fermes.*	*Maisons non habitées.*
Angleterre	1,472,870	1,787,520	53,965
Pays de Galles	108,053	118,303	3,511
Ecosse	294,553	364,079	9,537
Total,	1,875,476	2,269,902	67,013

La totalité du revenu national a été evaluée 132,470,000 livres sterling, d'après la table ci-après de la rente des terres

la table ci-après de la rente des terres	*l.* 29,000,000
De la rente des maisons	8,500,000
Bénéfices de l'industrie agricole pour les fermiers	6,120,000
Revenu des laboureurs employés dans l'agriculture	15,000,000
Profits resultants des mines, canaux, &c.	2,000,000
Profits resultants de la navigation et du cabotage	1,000,000
Revenu des capitalistes	20,500,000
Des hypothèques et autre argent preté	3,000,000
Profits du commerce etranger	11,250,000
Profits des manufactures	14,100,000
Solde de l'armée, de la marine et des mariniers marchands	5,000,000
Revenu du clergé de toutes les sectes	2,200,000
Juges et employés de toute espèce dans les cours de Judicature	1,800,000
Professeurs, maitres d'ecole, instituteurs	600,000
Commerce en detail independant du commerce etranger et des manufactures	8,000,000
Diverses autres professions et occupations	2,000,000
Domestiqués, males et females	2,400,000

De ce tableau on peut former une evaluation du montant du capital national.

Valeur des terres au rachat de 28 ans	*l.* 312,000,000
Valeur des chevaux au rachat de 20 ans	170,000,000
Manufactures, machines, pompes à feu, &c.	20,000,000
Meubles	42,500,000
Vetemens, provisions, chauffage, vin, vaisselle, montres à bijouterie, livres, voitures et autres articles	40,000,000
Bestiaux de toute espece	90,000,000
Grain de toute espece	10,600,000
Foin, paille, &c.	6,690,000
Outils d'agriculture	2,000,000
Marine marchande	12,800,000
Marine royale	6,000,000
Argent monoyé et en barre	24,000,000
Marchandises entre les mains des commerçans	16,300,000
Marchandises entre les mains des manufacturiers et marchands en détail	20,000,000
Total,	1,272,800,000

Mr. Pitt evalua en 1795 toute la propriété territorialede la graude brétagne à 750,000,000 et la propriété personnelle à 600,000,000 faisant un total de 1,350,000,000.

La différence de la proportion des habitants par maison d'une ville a l'autre est de 9. 3. 4. ce qui a lieu à Plymouth jusques à 5. 3. 4. ou 5. ce qui a liue à Gloucester et Harford, et de 4. 1. 2 à Worcester.

Le dernier dénombrement à egalement déterminé la proportiou entre les mâles et les femelles. On sait depuis long tems, qu'il nait plus d'enfans mâles que de femelles. Les registres de baptêmes pendant 29 ans donnent 3,285,188 des premiers et 3,150,922 des derniers, ce qui fait une proportion d'environ 104 a 100.

---

* *Il y a evidemment erreur dans le Journal dont nous avons extrait cette piece, mais nour nous trouvons hors d'état de pouvoir la ratifier.*